

DOSSIERS
LITTÉRATURE FRANÇAISE
DE BELGIQUE

Hors série

Catherine ROEGIERS



PROVINCE DE LUXEMBOURG
Service du Livre Luxembourgeois

Cancerto est à ce jour le seul roman publié de Catherine Roegiers. Mais elle nous promet qu'elle n'en restera pas à celui-là et c'est fort heureux pour ses lecteurs.

Ce roman traite de sujets difficiles : la maladie et la mort. Chaque individu y est confronté au cours de son existence. Ces thèmes sont abordés dans leur dimension d'humanité, de relation à l'autre, de vérité, au travers d'une histoire qui met en scène des personnages positifs et battants. Cela amène le lecteur à entrer dans ces problématiques sans panique et à lui permettre une ouverture, la plus sereine possible, aux questionnements qu'induisent la maladie et la mort.

Biographie

Catherine Roegiers est née en 1954 dans le Hainaut, à proximité des charbonnages où travaillait son père. Elle y a vécu six ans avant de déménager à Bruxelles. Enfance heureuse et insouciante parmi six frères et sœurs, les jeux et les disputes. Puis ce fut Leuven, pour y faire des études d'infirmière dans l'école encore francophone alors de Ste-Élisabeth.

Aujourd'hui, elle a une pratique de 25 ans de ce métier d'abord aux soins intensifs et en médecine interne, ensuite à domicile durant dix ans au cours desquels elle s'est particulièrement investie dans les soins palliatifs, puis à nouveau à l'hôpital dans un service de jour, où elle est en contact avec des personnes atteintes du cancer.

Elle ajoute : *« Depuis 1979, je vis à Harsin au milieu d'une campagne enivrée de vents et de lumières d'orages, avec ses étés remplis d'amis. Mes enfants – trois – y sont nés. J'aime aussi danser, écrire, les écureuils, la fragilité, cuisiner, la lueur d'une bougie. Par contre je n'aime pas le sport automobile, le manque d'attention à l'autre, les œufs en chocolat qui sonnent creux, oncle Picsou, le mépris et le fromage de chèvre.*

*Et l'écriture dans tout ça? Un feu qui couvait en moi, que j'ai alimenté avec du petit bois et par la suite avec de grosses bûches tronçonnées aux ateliers d'écriture d'Eva Kavian (Aganippé). À la chaleur de ce feu, j'y ai suivi une formation à l'animation d'ateliers d'écriture et j'ai écrit le roman **Cancerto**. Je ne compte pas en rester là, j'aime écrire et quand on aime, on ne compte pas... »*

Interrogée sur ce roman par Francis Collin pour *l'Avenir du Luxembourg*, elle lui a répondu :

Il s'agit d'une fiction. D'un autre côté, il est clair qu'inconsciemment, j'ai sans doute été marquée par le souvenir de personnes rencontrées dans mon existence et notamment ma vie professionnelle. Je côtoie des personnes qui souffrent, qui sont atteintes de maladies graves, mais dont le témoignage ou la manière de vivre sont d'une richesse extrême. Les gens souffrent, mais je suis souvent frappée par la force qui les anime. Lors de leurs chimiothérapies, ils finissent par établir un dialogue : ils confient ce qu'ils vivent, ce qu'ils ressentent. Et ce qui me frappe, c'est qu'ils vont directement à l'essentiel. Il y a surtout dans leurs propos, des mélodies extraordinaires.

J'ai donc eu la volonté de parler de cette maladie, mais en l'abordant sous l'angle de la vie et non celui de la mort.

Bibliographie

- ***Cancerto***, Le Hêtre Pourpre, Jambes, 2001.

Le livre

— Que faites-vous de vos rêves, Hélène? Les assignez-vous au compartiment «regrets» ou sont-ils des destinations qui ponctuent votre trajectoire?

Pardonnez-moi cette question brutale, et loin de moi l'envie de vous agresser, mais seulement vous dire que la vie est ce que vous en faites et peut être pire qu'un cancer si vous n'en prenez pas soin.

Hélène, mal dans sa vie et dans son couple, traîne les pieds d'une journée à l'autre. Son cancer du sein va la propulser dans l'alternative : démissionner ou réagir.

Sa rencontre avec Jeanne, sa première amie, une femme généreuse, passionnée de danse, qui dévore la vie alors qu'un cancer du poumon la ronge, éclairera son choix.

Hélène, Jeanne, Rose, Hervé, Raymonde, Cyril, Bruno, Maurice, des gens qui vivent, ressentent, se révoltent, acceptent. Émouvants dans leur cheminement, ils nous interrogent.

Cancerto, des voix qui vibrent l'une après l'autre puis l'une avec l'autre jusqu'à former une mélodie qui s'inscrit sur une partition de vie.

Dans cette fiction, les protagonistes sont «monsieur et madame tout le monde». Ils deviennent des êtres d'exception dans le partage de leurs souffrances et leur combat pour la vie, traquée partout où elle se trouve. Ce roman peut être vécu comme un témoignage, véritable écho aux sentiments d'impuissance face à la maladie, et de solitude à se croire «le seul» à vivre cette expérience de l'intérieur ou à côté de.

C'est aussi un roman d'aventure intérieure où chaque personnage est un héros face aux grands moments auxquels il est confronté, à la remise en question qui s'opère en lui et au cheminement qui en découle.

C'est, enfin, l'histoire d'une femme de quarante ans qui s'ouvre à sa vie et prend conscience de ses forces grâce à une amitié profonde, révélée dans des circonstances douloureuses (accoucher de soi se fait parfois dans la souffrance). Cette amitié est le symbole de la solidarité entre les femmes, née de leur recherche d'autonomie, d'indépendance et de juste distance dans leur relation aux hommes.

Ces différents thèmes, abordés au travers d'une histoire romancée, en intéresseront plus d'un : outre le grand public, malade ou en bonne santé, jeune ou moins jeune, qui aime se ressourcer par des livres qui touchent à l'être, il y a les soignants des hôpitaux, du domicile, des maisons de retraite, tous ceux qui, de près ou de loin, sont en contact avec des personnes malades ou en fin de vie.

Choix de textes

— *Ce café est imbuvable, Hélène. Tu as changé de marque ou quoi?*

Ou quoi. Encore un de ces projectiles qui explosent en plein cœur. Merci. A quoi ça sert de t'acharner sur un cadavre?

Eh bien non, je n'ai pas changé de marque. Non, je n'ai pas mes règles. Non, je n'ai pas craché dedans. Oui, c'est la même cafetière, la même eau, le même café, le même matin, la même vie.

Café détestable. Journée exécration.

Me lever. Quitter la table. Quitter ses yeux scotchés à mon visage. Qu'y cherche-t-il, d'autres rides? Des rides comme des élastiques qui accrochent le sourire derrière les oreilles. D'autres mots - Pardon mon chéri, je ne suis pas assez attentive à toi – ou – Qu'elle est douce ma vie avec toi, sans heurts et sans ratures?

Sans heures.

Juste un temps long, infini comme l'apnée d'un moribond précédant l'expiration.

— *Peut-être un mauvais grain, Hervé. Je peux t'en préparer un autre.*

— *Pas le temps... quelques photos à tirer avant l'ouverture de la boutique. Je descends.*

Descendre, ce lundi. Le coucher raide. Pas difficile, il est déjà froid comme ce ciel qui a rendu les armes devant l'automne.

Combat perdu.

Et Brel qui, dès l'aube, s'offre une valse dans cette immobilité. «Une valse à cent temps qui s'offre encore le temps de s'offrir des détours du côté de l'amour, comme c'est charmant...»

Charmant l'amour? Mais de quoi il parle? Valsons les rêves qui sont partis, ça oui, et bon débarras : plus de rêves, plus de questions à se poser. Vivre, c'est déjà bien assez.

Vivre!

(Cancerto, pp 2-3)

Hélène boude son repas. Elle n'a pas faim. Ou peut-être oui. Elle ne sait pas. Un fumet agréable se dégage de l'assiette. Tant pis. Elle a décidé de jeûner.

L'infirmière l'a prévenue de nausées éventuelles. Le fascicule qu'elle lui a remis sur les effets secondaires de la chimiothérapie dit la même chose. Elle préfère s'abstenir. Elle ne veut pas vomir devant Hervé en rentrant. Elle devrait s'en expliquer. Impossible.

Pourtant les nausées, elle connaît. Depuis huit jours, c'est sa vie qui lui sort des tripes. Qu'en a-t-elle fait? À quoi ressemble-t-elle? À un grand silo vide parce que, d'années en années, les récoltes ont été mauvaises. Trop chaud, trop sec, trop mouillé. Et maintenant la maladie s'attaque au grain. Les pesticides qu'elle reçoit vont-ils servir à quelque chose? N'est-ce pas déjà trop tard, comme pour Jeanne dans le livre de G. Cesbron «Il est plus tard que tu ne penses qui avait été son livre de chevet quand elle était adolescente? Elle se serait volontiers passée d'une telle lecture. Devait-elle y voir un signe?

Bien sûr, le docteur Louette s'était montré plutôt rassurant. Il lui avait fait part de son optimisme pour une guérison complète, moyennant – Un acte chirurgical assez mutilant, madame Berger. Mais s'il peut vous guérir, il ne faut pas hésiter .

Pour lui, elle ne serait pas cette Jeanne là. Elle allait s'en sortir.

Et elle, avait-elle envie de s'en sortir dans ce contexte de nausées généralisées?

Hélène repousse son plateau. Elle ne peut répondre à cette question. Tout ce qu'elle sait, c'est qu'elle est là. Elle est venue. Pour l'enfant, l'enfant de Raymonde, minuscule lueur qui clignote dans sa nuit, comme un embryon d'espoir qui n'a pas encore vu le jour.

Elle se tourne vers la fenêtre et concentre son attention sur les allées et venues du parking. C'est l'heure des visites. Des voitures cherchent en vain une place. Hélène se plaît à croire que les visiteurs qui en trouvent une rapidement, sont les visiteurs les plus motivés, les plus pressés d'embrasser celle ou celui que la maladie retient loin d'eux. Ceux-là arrivent les mains vides, les bras déjà chargés de tendresse. Ceux, par contre, qui font cinq fois le tour du parking sont ceux qui tournent en rond, qui hésitent, ceux qui sont venus sans envie particulière que celle de faire leur devoir. D'ailleurs, ils ont dans les mains une boîte de mauvaises pralines ou un bouquet qu'ils ont acheté comme on achèterait un peu de bonne conscience s'il y en avait à vendre. Ceux-là entrent dans l'hôpital en allongeant le pas, un pas rapide, pressés de faire déjà le chemin en sens inverse.

Hélène s'en veut de juger les gens. Elle se dit qu'un peu de tolérance ne gênerait rien.

Cette pensée, cependant, ne fait que l'effleurer. Elle a, au moins, cette liberté-là : penser ce qu'elle veut. Et personne ne peut lire dans ses pensées. Et puis, d'elle-même, qu'a-t-elle encore comme estime?

Un besoin pressant d'évacuer cette eau qui fait de sa vessie une outre prête à exploser, se fait sentir.

Elle se lève. La potence à laquelle sont accrochées les perfusions est trop haute pour rentrer dans les toilettes. Bruno voit son embarras et lui offre ses services. Hélène accepte. Elle n'a jamais été très douée pour la mécanique.

Elle le remercie de sa sollicitude et s'enferme pour soulager son corps, abondamment abreuvé depuis le matin.

En sortant des toilettes, son regard est happé par celui de sa voisine qui est seule à présent.

Couchée, Hélène n'avait pas fait attention à elle. Maintenant, elle la reconnaît – Jeanne Tessier. Même quand on s'appelle Jeanne on peut avoir un cancer –.

Elle se souvient de son entrée dans le cabinet du docteur Louette. Elle s'y rendait avec la grâce d'une ballerine qui entre en scène.

Un bonjour s'échappe de ses lèvres à son insu. Jeanne l'attrape au vol et le rend en un sourire qui la met en confiance.

— Je m'appelle Jeanne, et vous ?

— Hélène.

— Hélène, je n'ai pas voulu vous déranger tout à l'heure. Vous aviez l'air si songeuse ! La journée est longue ici. Surtout quand on est seule. Si vous désirez m'emprunter une revue, c'est avec plaisir. Comme vous venez pour la première fois, vous n'avez certainement pas amené de quoi vous distraire. Et ça aide à chasser les démons qui pointent leur nez, attirés comme des vautours sur une charogne.

Pardon. Excusez ce langage un peu cru. On se défend comme on peut.

Y a-t-il un sujet qui vous intéresse particulièrement : des recettes de cuisine, la vie privée de Claudia Schiffer, le financement des joueurs de football ou alors un roman photos « Vie et mort d'un tango » ?

— Vous l'avez lu, je veux bien le feuilleter. J'adore tout ce qui a trait à la danse.

— Moi aussi. Malheureusement, il ne s'agit pas de danse mais de bière-grenadine. C'est l'histoire d'un ivrogne reconverti à l'eau.

— Alors ça ira comme ça. Merci. Je vais me recoucher, je me sens un peu fatiguée.

Hélène est déçue. Elle ne le montre pas. Sa voisine a été attentionnée et elle en est touchée. Elle ne souhaite rien de plus.

Jeanne, comment faites-vous? D'où vous vient ce sourire qui vous déborde du visage et embaume le silence de la chambre comme un vaporisateur rempli d'eau de fleurs?

Je me sens si sombre, si étroite, si renfermée, si moche.

Est-ce possible de s'intéresser à des sujets aussi superficiels que la vie privée des stars quand la maladie et l'idée de la mort vous habitent tout entière?

Où puisez-vous la force de contempler la chevelure de ce mannequin quand vous êtes chauve comme un œuf? Et ses seins, vous trouvez ça beau? Moi ça me met en colère. Pourquoi une femme aussi mal faite que moi, petite et obèse doit-elle en plus se payer un cancer du sein que des traitements ne vont de toute façon pas sauver et qui auront comme conséquence de me faire perdre tous mes cheveux?

Je trouve ces lectures sordides, insoutenables, répugnantes. Et vous, vous lisez ça comme n'importe quel commérage, trêve au milieu de vos préoccupations, dans l'acceptation la plus totale de ce qui vous arrive, comme si la maladie s'attaquait à votre corps, en vous laissant en dehors de tout ça.

Et si elle éprouvait autant de difficultés que moi mais qu'elle avait trouvé d'autres astuces pour tenter de survivre?

Marre, marre. J'en ai marre de penser. Fatiguée. Dormir. Laissez-moi dormir, tous, toutes. Tirez-moi ces perfusions ou alors injectez-moi ce qu'il faut pour rejoindre la mort qui seule a les bras dont j'ai besoin. Besoin de bras. Besoin de bras. Serrer. Serrer.

SERRER

Hélène a crié. Jeanne a sursauté. Hélène s'excuse. Elle a rêvé, sans doute. Elle est désolée.

Jeanne a pris le cri au sérieux. Elle connaît ce verbe serrer. Serrer un enfant contre soi, serrer sa cavalière, serrer les poings, avoir le cœur serré, les lèvres, la gorge. Elle l'a décliné à toutes les émotions. Puis, un jour, elle a ouvert la fenêtre et confié ce verbe au vent pour qu'il apprenne la liberté. Depuis, quand elle le rencontre, elle se sent plus sereine. Elle profite de son passage pour l'instant qu'il lui donne, puis le laisse s'envoler.

Comment en parler à cette femme qu'elle connaît à peine? Que sait-elle d'Hélène si ce n'est qu'elle adore la danse, comme elle?

— *Au Valgo où je donnais des cours de danse, était un homme qui avait tellement peur de lâcher sa partenaire qu'il la tenait serrée contre lui jusqu'à l'en étouffer. Les femmes l'avaient surnommé Pincés de crabe.*

Un jour, Pincés de crabe s'est trouvé devant une cavalière très petite de taille. Ils se sont lancés dans une valse endiablée. Vous connaissez la «Valse à mille temps» de Brel? Pas une minute il ne s'est aperçu que les pieds de sa partenaire ne touchaient pas le sol. Tout à la danse, il l'a portée, ignorant même qu'autour de lui, les couples s'étaient immobilisés pour admirer la nouvelle figure de style. Quand la musique s'est arrêtée, Pincés de crabe a remercié sa partenaire qui lui a répondu «c'est moi qui vous remercie de m'avoir portée aux nues». Elle ne lui en a pas tenu rigueur. Au contraire, elle en a beaucoup ri. Quelques semaines plus tard, le bruit courait qu'ils étaient amoureux.

Hélène n'a pas vraiment écouté le babillage de Jeanne. Pourtant elle a tourné son visage vers elle, une lueur admirative dans le regard : elle se retrouve, dans une chambre d'hôpital, aux côtés d'un professeur de danse.

— *J'ai toujours rêvé de danser, mais mon mari n'aime pas, alors...*

Une phrase, une seule phrase qui en apprenait bien plus à Jeanne qu'une journée entière passée dans la même chambre.

Une drôle d'impression la submerge : celle d'avoir accroché un petit wagon plein de vie qui n'a pas l'air de savoir avancer tout seul.

Jeanne, en vraie locomotive, a appris à gérer sa vitesse, rapide ou lente, avec des arrêts, juste ce qu'il faut d'immobilité pour faire le plein d'énergie et repartir sur les rails, accélérant dans les côtes, ou freinant dans les pentes, mais toujours maître de son allure. Même malgré ce problème au moteur, elle avance encore à son rythme. Son rythme.

— *Que faites-vous de vos rêves, Hélène? Les assignez-vous au compartiment regrets ou sont-ils des destinations qui ponctuent votre trajectoire? Pardonnez-moi cette question brutale, et loin de moi l'envie de vous agresser, mais seulement vous dire que la vie est ce que vous en faites, et peut être pire qu'un cancer si vous n'en prenez pas soin.*

J'ai un cancer aux poumons. Ce traitement ne va pas me guérir. Il me prolonge un peu, tout au plus. Chaque instant que je vis, je le veux entier, fort, parfait. Je ne supporte pas de voir la vie bradée, vendue pour quatre sous au désespoir et à la déchéance. Pourquoi vouloir laisser tant de place à la mort quand elle n'en demande pas? Elle, c'est tout ou rien. Tant qu'elle ne demande rien, je la laisse aux souvenirs. J'ai mal au cœur de voir une femme comme vous, malade peut-être, d'un cancer, sans doute, qui s'est rendue encore plus malade sa vie durant pour un rêve qu'elle a confié à son couple alors qu'il n'appartenait qu'à elle. Reprenez votre rêve, il est à vous, à vous seule.

Jeanne s'arrête, un peu essoufflée, surprise elle-même de ce qu'elle vient de dire. Elle lance un regard en coin à sa voisine qui est encore tournée vers elle, la bouche ouverte, comme si c'était la première fois de sa vie qu'elle entendait quelqu'un lui parler.

— Pardon, Hélène, pardon. Je vous bouscule. Je voudrais vous aider. Voulez-vous les coordonnées d'un des membres du groupe? J'ai passé la main mais je suis sûre que quelqu'un va continuer à donner cours : Bruno me l'a promis.

Hélène balbutie oui, merci, je verrai, je ne sais pas, tout dépend...

Elle est submergée par ce flot de paroles, submergée surtout par un désir de s'abandonner à cette femme qui est entrée au cœur d'elle-même, en quelques phrases simples, directes et vraies.

Peut-elle s'attacher à Jeanne? Peut-elle s'attacher à quelqu'un qui la quittera bientôt?

La porte de la chambre s'ouvre sur ses questions. C'est Joséphine. Elle s'approche de Jeanne et jette un œil sur les perfusions. Les dernières gouttes sont en train de couler. Le traitement touche à sa fin.

Elle lui demande comment elle se sent. Jeanne lui répond qu'en général, elle se sent avec son nez, et éclate de rire.

Joséphine n'a pas compris la plaisanterie mais sourit au rire de cette femme qu'elle admire énormément. Elle consulte son dossier et lui rappelle qu'elle est attendue dans trois semaines pour la prochaine cure.

Jeanne lui demande une date précise. Elle veut un chiffre, pas un laps de temps. Que représentent trois semaines? Une somme d'instantants qui n'ont pas encore vu le jour et donc n'existent pas, si ce n'est dans la théorie du temps. Elle préfère un chiffre : le 03 du 12 à 9heures. C'est précis, clair, net.

L'infirmière, tout en retirant le cathéter de la veine, s'enquiert de ses médicaments anti-nauséux. Jeanne la rassure. Elle a, chez elle, de quoi empêcher tout un régiment de dég... sur les bottes du général, en sachant aussi, parfaitement, que les comprimés sont plus rassurants pour l'infirmière, qu'efficaces pour elle. Mais soit. Il faut passer par là. C'est le prix à payer pour quelques jours d'existence supplémentaires. Au moins elle sait ce que vaut la vie.

D'une pirouette, elle se retrouve debout. Trop vite. Elle chancelle. S'accroche au bras de Joséphine qui n'a que le temps de la rattraper par la taille et l'asseoir sur le lit, sans demander à son pauvre dos s'il est d'accord d'un pareil effort. Heureusement, elle a eu les bons réflexes.

Elle la sermonne gentiment. Trop pressée de partir, commencer par des mouvements plus lents et surtout bien respirer.

Jeanne réussit parfaitement sa deuxième tentative. Elle rassemble ses affaires éparpillées sur la table de chevet. De l'armoire, elle sort son manteau et son écharpe. Le bonnet est toujours sur sa tête. Elle s'approche du miroir pour le réajuster. Son regard croise celui d'Hélène. Jeanne comprend la demande logée au fond de ses yeux interrogatifs. Elle se retourne et ôte le bonnet, découvrant son crâne pâle et luisant.

— Bruno, mon ami, aime le caresser. Il trouve ça très sensuel. Il...

Hélène, subitement, a fondu en larmes.

Jeanne s'approche du lit et passe sa main dans les boucles défaites. Elle dit – Je comprends. Elle comprend surtout qu'il n'y a rien à dire à ces larmes.

Elle connaît tous ces deuils, même transitoires qu'impose la maladie. Elle les a vécus. Elle lui explique comment elle s'en est sortie : elle s'est fait raser le crâne préventivement pour faire croire à une extravagance plutôt qu'à une manifestation de son état de santé.

— C'est le parti que j'avais pris. Je suis assez fière de nature. J'ai devancé l'effet secondaire du traitement pour avoir plus de prises sur lui. J'ai choisi avant lui. Ce qui compte pour moi, Hélène, c'est de rester une femme debout, jusqu'à la fin. Quoiqu'il arrive.

Quel que soit votre choix, il sera le vôtre, même à l'intérieur de vos contraintes. C'est le seul moyen que j'ai trouvé pour garder mon sentiment de liberté. La dépendance est, pour moi, la plus grande des déchéances. C'est très personnel. Vous n'êtes pas moi et je ne suis pas vous. Vous trouverez ce qui vous convient. Il existe d'excellents perruquiers qui vous conseilleront au mieux. Et n'oubliez pas : ce qui habille un visage, c'est le sourire. Je m'en vais. Bruno m'attend en bas.

Puis-je vous poser une question indiscreète : où le cancer vous a-t-il atteinte ?

— Au sein gauche.

— Quelle angoisse pour vous, Hélène, dit Jeanne en portant les mains à sa poitrine comme pour la protéger, il attaque de front votre féminité !

— Si ce n'était que ma féminité, c'est toute ma vie qu'il prend d'assaut.

— Votre vie n'est pas concentrée dans vos seins, dit Jeanne avec la tendresse d'une grande sœur. Aussi difficile que ce soit à vivre pour vous, je vous souhaite de tout mon cœur de faire la part des choses. Quand revenez-vous ?

— Le même jour que vous, je pense.

— Dans ce cas je repasse maintenant par le bureau des infirmières pour leur demander que nous soyons dans la même chambre la fois prochaine, si ça vous dit ?

— Oui, j'aimerais beaucoup.

Jeanne se penche vers Hélène et l'embrasse sur la joue. Hélène se laisse faire puis, tendrement, lui rend le baiser.

Les morceaux de gâteau sont restés dans les assiettes. Ils n'ont plus faim. Leur appétit est au bout des semelles impatientes qui réclament la seconde valse de la soirée.

Maurice a rejoint son poste. Il attendra encore un peu avant d'inviter sa princesse. Jivago danse avec Bulle de savon, et même si sa main n'atteint pas le milieu du dos, son amour est assez fort pour retenir sa partenaire.

Jeanne est enlacée à Bruno. Nul ne sait où elle puise cette énergie qui la tient encore debout. Elle le sait : vivante jusqu'au bout.

Ce soir, elle est très vivante. Comment ne pas l'être quand il y a tant de vie autour d'elle?

Marylène, qui a définitivement perdu son cavalier, s'est approchée de la sono. Elle fouille dans les disques.

Hélène, appuyée contre le mur, l'observe. Elle ne comprend pas comment elle s'y retrouve dans ces centaines de musiques différentes.

Marylène en a sélectionné un.

— Tu connais cette salsa? questionne-t-elle, en montrant la pochette.

Avant qu'Hélène ait le temps de répondre, Maurice s'exclame :

— Magnifique, Hélène, dès que la valse se termine, nous la lançons et tu viens la danser avec moi.

Hélène est troublée. C'est la première fois de la soirée qu'il la tutoie. Pour elle, c'est un signe de familiarité. La preuve, aussi, qu'il recherche le contact, un contact plus singulier.

Elle se sent légère, presque belle. Le temps d'une éclaircie, elle se voit sur la piste avec Maurice au milieu des couples. Leurs pas s'accordent, leur souffle, leur regard. Elle ne doit pas réfléchir. Son corps sait ce qu'il doit faire. Il glisse, il parle, il chante.

Hélène revient à elle. Et si sa perruque se détachait ?

En quelques excuses bredouillées, elle décline la proposition. Elle aimerait, c'est sûr. Une autre fois. Elle préfère regarder. Oui, regarder. D'abord. Elle n'a aucune idée... Elle pourrait y arriver, elle n'est pas vraiment gauche. Intimidée, peut-être, fatiguée, aussi. Elle viendra aux cours, pour apprendre. Mais pas ce soir. Non. Merci.

La salsa est lancée. Elle est fascinée par ces corps qui parlent sans pudeur, ondulent, se balancent, se cherchent, se repoussent. Tout l'érotisme est là, concentré dans ces hommes et ces femmes qui semblent se comprendre. Elle est subjuguée par ces dialogues tout en séduction. Jamais homme n'a été si mâle, femme si femelle. Elle les imagine dansant nus, sexe contre sexe.

Cette pensée provoque en elle une montée de désir. Elle en ressent un bien-être que son corps a presque oublié. Cela fait si longtemps !

Furtivement, elle jette un regard autour d'elle, dans l'espoir que personne n'ait remarqué son trouble.

Elle s'aperçoit que Jeanne la dévisage.

Elle sait ce qu'il y a dans ma tête. Elle lit dans mes pensées, j'en suis sûre, songe-t-elle.

Elle se souvient de la rapidité avec laquelle elle avait plongé dans l'intimité de Jeanne, et laissé Jeanne voyager dans cette part d'elle-même où personne n'avait jamais pénétré, même pas elle.

Leur relation avait démarré à l'hôpital. Très vite, elles étaient allées au cœur de leurs préoccupations, au cœur de leur corps, au cœur de leur cœur.

Son amie était ainsi, sans détours, droit au but. Cette intensité l'avait toujours habitée, elle le disait. Plus encore depuis qu'elle était malade.

Récemment, lors du troisième traitement, elle s'était plus longuement expliquée sur la précipitation de leur rencontre.

— Je suis dans l'urgence, Hélène, plus de temps à perdre. Toi aussi, tu es dans l'urgence : celle d'apprendre à te connaître. Qui es-tu? Pour quoi, pour qui vibres-tu? Qu'est-ce qui te fait respirer? C'est cette fragilité que je sens en toi qui m'a attirée. Je ne peux expliquer pourquoi. Peut-être suis-je écœurée par les certitudes, à l'heure où je m'en vais vers l'inconnu? Je ne sais.

(Cancerto, pp 131-133)



Presse...

Percutant par l'évocation délicate des moments pénibles, doux, intenses de la vie lorsque l'on sait qu'elle ne sera peut-être plus très longue, cet ouvrage touche, émeut et donne en même temps une leçon de vie : l'urgence de la goûter pleinement tant qu'elle est encore là, sans faille ...

(Catherine Vandenbroucke in *Confluent*, novembre 2001)

*

Catherine Roegiers possède cet art de capter l'essentiel des « choses de la vie », des événements, des rencontres, d'entendre des non-dits, de percer les apparences et de nous révéler l'intime de chacun de ses personnages.

Un style fort, pudique, juste, une écriture simple qui colle près de la vie, spécialement celle de l'hôpital. On émerge de cette lecture amoureux de la vie, pacifié, plus serein face à la mort avec une impression de force, celle de vivre, d'accepter le réel et de s'y ancrer.

Hymne à la vie et au courage face à la maladie, le livre est aussi un appel vibrant à la communication. J'ai lu et relu ce livre sans pouvoir décrocher. J'en suis sorti émerveillé par le combat de ces deux femmes et le cœur rempli de compassion.

(François Parent, in *Plein Soleil*, revue de l'ACRF, 2001)

*

*Le roman de Catherine Rogiers possède les très belles couleurs automnales de la littérature anglaise féminine, celle des écrivaines comme Barbara Pym, Anita Brookner, Elisabeth Taylor..., celle qui donne toute son attention aux vies de femmes ordinaires. Résignées. De ces femmes comme on en connaît toutes et tous. À qui l'on ne s'attacherait pas dans la vie (on les apercevrait à peine), à qui on s'attache tout au fil de la lecture. Qu'on est triste de quitter quand on referme le roman. Dans **Cancerto** (cancerto, oui, à cause de la forme musicale – roman qui s'attache à quelques personnages qu'on écoute l'un après l'autre, les uns parlant avec les autres, avec en soliste, Hélène, une femme atteinte d'un cancer du sein, **Cancerto**, donc, aussi à cause de la maladie), une chance est donnée à ces femmes qui vivent dans l'ombre (d'un époux, entre autres).*

Hélène aura la chance de rencontrer, dans une chambre d'hôpital où elle a subi une chimiothérapie, une femme qui a décidé de vivre malgré tout (malgré un cancer, irréversible celui-là). Et qui avant de mourir lui transmettra cette force de vie nécessaire pour sortir du gris, vivre ses rêves au lieu de les avorter, les regretter. Elle se mettra à danser, à aimer son mari et surtout : elle-même. Rien ne serait possible sans que l'homme change lui aussi. Ce qui arrivera au travers d'une autre (belle) rencontre, celle d'une vieille dame, Rose (comme la fleur, et d'ailleurs c'est ce qu'elle vend, des fleurs) atteinte, elle aussi, d'un cancer.

Tout cela pourrait paraître morbide, pas du tout. On est du côté de la vie. De la littérature qui transcende la vie. Qui l'écoute. Lui donne une chance. Sans béatitude idiote, ni positivisme béat. Juste que ces femmes qui vont mourir ont compris l'essentiel : la valeur des choses et de l'amour. Et qu'elles le transmettent. Et que Catherine Roegiers qui a dû (pu) entendre ces paroles de femmes

dans son métier d'infirmière qu'elle pratique depuis vingt-cinq ans, a trouvé les mots, les phrases justes pour en écrire un roman, ce genre littéraire qui peut, quand il est réussi, nous en dire tant sur la vie. À nous lecteurs d'en faire bon usage.

(Michel Zumkir, in *Le carnet et les instants*, 15 novembre 2001)

* * * * *